Barthélemy-Hadot, Marie Adèle
Jules

3 1761 04203 5220

PQ
2189
B63J8

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/julesouletoitpat00bart

JULES,

OU LE

TOIT PATERNEL,

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES,

Par Mme. BARTHÉLEMY HADOT;

Musique del Signor BIANCHI.

Représenté, pour la première fois, à Paris; sur le Théâtre des Elèves, rue de Thionville, le Samedi 5 *Juillet* 1806.

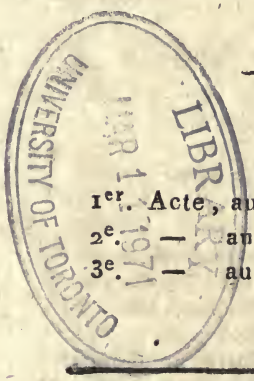
A PARIS,

Chez MALDAN, au Dépôt de Pièces de Théâtre, anciennes et nouvelles, rue de la Grande-Truanderie, N°. 11.

M. DCCC. VI.

PQ
2189
B63J8

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE LOMBRE, Seigneur inconnu.	*M. Fontenay.*
JULES BERNY, amant d'Aloyse.	*M. Grévin.*
Madame BERNY, mère de Jules.	*Mlle. Geny.*
ALOYSE D'ARANCOURT, nièce de Madame Berny.	*Mlle. Pauline.*
ADALBERT, oncle de Jules, et fils adoptif de M. de Lombre.	*M. Adolphe.*
LOUISE, fermière.	*Mlle. Savigné.*
PAUL, son fils.	*M. Glou.*
ASSELINO, homme de confiance de M. de Lombre.	*M. René Richard.*
JACQUES, valet de Jules.	*M. Douvry.*
FAUSTIN, valet et confident d'Adalbert.	*M. Firmin.*
Paysans et Paysannes.	



La Scène se passe ;

1er. Acte, au hameau des Landes.
2e. — au bois des Hermites.
3e. — au château du Paradis.

NOTA. Cet Ouvrage peut être joué, dans les Départemens comme Drame, ou Comédie sentimentale.

JULES,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente, d'un côté, une jolie ferme; de l'autre, des allées d'arbres. Au fond une montagne; devant la ferme, des bancs de verdure, ombragés par un berceau. Au lever du rideau, des jeunes garçons et des jeunes filles attachent des gurlandes à la porte de la ferme. On attache à la porte cet écrit : ICI DEMEURE UN BON FILS !)

SCÈNE PREMIERE.

ADALBERT, FAUSTIN, LA MÈRE LOUISE, LES PAYSANS.

(*Ils sortent tous de la ferme, excepté les Paysans.*)

FAUSTIN.

VOILA ce qui peut s'appeler un joli coup-d'œil.

ADALBERT.

Vous devez, mère Louise, être bien satisfaite.

LOUISE.

Oui, monsieur Adalbert. Mais convenez que Paul Desmares, mon fils, mérite ce que les Habitans du Hameau des Landes font aujourd'hui pour lui. Il est des pays où l'on donne le prix aux amans les plus fidèles; mais ici c'est aux fils les plus respectueux. Notre bon Seigneur répète toujours que celui qui est bon fils ne peut manquer d'être amant constant, tendre époux et bon père. Depuis hier que vous êtes descendu à ma ferme, vous avez dû entendre qu'il n'y a qu'une seule voix pour dire du bien de mon cher Paul.

ADALBERT.

Il ne ressemble point à ce malheureux Jules qui par son inconduite a donné la mort au respectable monsieur Berny son père.

LOUISE.

On dit que madame Berny est bien malade aussi. Ah! que ceux qui ont corrompu le cœur de Jules sont coupables!

FAUSTIN. (*à part.*)

Monsieur Adalbert, ceci est placé à son adresse.

ADALBERT.

Jules a sacrifié honneur et fortune; et l'immense héritage de monsieur Évrard, son aïeul, va passer en d'autres mains. Il s'est perdu de lui-même, et moi qui vous parle, pendant mon séjour à Paris, j'ai tout employé pour le ramener à la vertu; mais hélas! peine inutile! Ce jeune homme était naturellement vicieux.

LOUISE.

Ah! monsieur, que dites-vous naturellement? Oh! non, non. Resté sous le toit paternel jusqu'à l'âge de vingt ans, Jules avait mérité l'amitié de ses parens, l'estime de ses voisins, la reconnaissance de tous les infortunés, et l'amour de sa cousine, de la belle Aloyse, fille du marquis d'Arancourt.

ADALBERT.

Il est vrai, l'amour de sa cousine....

FAUSTIN.

On l'a dit charmante..

LOUISE.

Oui, monsieur, charmante. Je l'attends aujourd'hui; je la regarde comme ma fille. C'est moi qui l'ai nourrie et Paul. Mon cher Paul est son frère de lait. Elle vient embellir le triomphe de mon fils. Ah! la piété filiale couronnée par l'innocence, offre aux regards de l'Éternel un spectacle touchant, bien digne de la Divinité; mais monsieur Adalbert, irez-vous chez madame Berny?

ADALBERT.

Non, sa douleur me toucherait d'une manière trop sensible. Je ne puis lui donner aucune nouvelle de l'indigne Jules: ainsi je retourne à Paris.

LOUISE.

Ah! monsieur, peut-être n'est-il pas aussi criminel! Je ne le connais point; mais ses parens ont tant fait de bien à ma famille, que je ne puis l'entendre mépriser. Prions le ciel pour lui, et ne le haïssons pas.

ADALBERT.

Vous savez le motif qui m'a conduit ici. Le plus grand secret.

FAUSTIN.

On nous avait écrit que cet enfant prodigue était dans ces environs. Nous avons tout quitté pour nous en assurer. C'est la mille et une démarches que nous faisons pour retrouver ce mauvais sujet.

ADALBERT.

Faustin, oublies-tu qu'il est mon neveu d'adoption.

FAUSTIN (*ironiquement*).

Ah! pardon, monsieur, pardon. Mais tant de crimes de son côté. tant de vertus du vôtre, cela peut faire oublier qu'il est de votre famille.

ADALBERT.

De ma famille... non. Je fus élevé par monsieur Evrard, son aïeul. Les bontés de ce dernier pour moi ne furent point infructueuses. Son fils, monsieur Berny, père de Jules, encourut sa disgrace en épousant la fille de son ennemi. Je consolai le bon Evrard que Berny avait irrité. Voilà tout, absolument tout ce qui m'attacha à lui.

LOUISE.

Et vous partageâtes la fortune de monsieur Evrard. Cela mérite de la reconnaissance. (*musique*). Je crois entendre la cloche du couvent de Saint-Isidore: bientôt on va venir chercher mon fils. Je vous quitte, monsieur.

ADALBERT.

Nous repartons sur-le-champ. Sur-tout, je vous en prie, ne parlez point de moi à la jeune Aloyse. A quelle heure doit-elle venir?

LOUISE.

Nous l'attendons pour dîner.

ADALBERT. (*à part*).

Je ne serai plus ici. (*Haut*) Savez-vous si Asselino est avec elle?

LOUISE.

Le bon Asselino...! Non, monsieur, il n'est plus chez madame Berny. Il est resté au château du nouveau propriétaire.

ADALBERT.

Que l'on nomme?

LOUISE.

Monsieur de Lombre.

ADALBERT.

Est-il jeune?

LOUISE.

Personne ne l'a jamais vu.

ADALBERT.

Et madame Berny habite maintenant?

LOUISE.

La Chevrotière. C'est le seul bien qui lui soit resté.

ADALBERT.

M. Tienny, notaire, réside toujours....?

LOUISE.

A Courthezon. C'est un bien honnête homme que monsieur Tienny.

ADALBERT.

Allez, bonne mère, que je ne vous gêne en rien.

LOUISE.

(*A part.*) Mais cet Adalbert n'a point l'air franc. Ce qu'on dit de lui serait-il vrai...? Le temps, sans doute, nous l'apprendra. (*Elle sort*).

SCÈNE II.

ADALBERT, FAUSTIN.

FAUSTIN.

Eh! bien, monsieur, malgré nos soins pour perdre Jules, nous ne pouvons arracher des cœurs le souvenir de ses vertus.

ADALBERT.

Cela se passera. Tu m'as fait faire une école qui peut m'être dangereuse. Je t'envoye à la découverte. Tu viens me dire que tu as vu Jules. J'abandonne la poursuite d'Agathe pour venir ici, et il n'y est point.

FAUSTIN.

Monsieur, je vous atteste que je l'ai vu. Qu'il ait quitté le pays pendant que je suis allé vous chercher, cela est possible.

ADALBERT.

J'employerai tout pour le perdre. Il faut que, sous un déguisement quelconque, tu sois attaché à ses pas. Tu sais ce que je t'ai promis si tu me le livres. On dit qu'il se repent de ses désordres.

FAUSTIN.

Qui sont bien les vôtres. A l'aide d'une vertu apparente, vous lui avez facilité les moyens de se livrer à tous les égaremens possibles.

ADALBERT.

D'accord. Mais ils étaient nécessaires. Je fis écrire le tes-

tament du bon homme de grand-père en ces termes : « Si » Jules, ayant atteint sa majorité, a de lui-même donné » dans le vice, les trois millions et les diamans que je rap- » portai des Indes, et qui sont renfermés dans une cassette » dont monsieur Tienny, notaire, a le dépôt ; seront remis » à Adalbert, mon fils adoptif ». Cette époque est arrivée, il faut que je trouve Jules, que je le fasse embarquer, et qu'il ne reste de lui que le souvenir de ses désordres.

FAUSTIN.

Comment a-t-il échappé au dernier piége que nous lui avons tendu à Montpellier?

ADALBERT.

Agathe, la perfide Agathe, l'aura seule sauvé. D'ailleurs, les menaces qu'elle a osé me faire, m'ont prouvé qu'elle adore Jules. Cette femme est ma complice, il est vrai; mais elle possède toutes mes lettres et peut me perdre. Si celle où je lui parle de ce duel, qui devait terminer les jours de Jules, est encore en son pouvoir, tu dois penser que je pourrais passer pour criminel. Dès-lors, Jules rentre dans tous ses droits, il ne me restera, de mille et mille intrigues, que la honte d'avoir échoué. Ecoute, je repars sur le champ, je vais retrouver Agathe, lui protester un amour éternel, regagner sa confiance, et tâcher par quelques moyens de retirer de ses mains dangereuses cette fatale correspondance.

FAUSTIN.

Qui prouverait a l'univers entier que Jules fut séduit, et qu'en bonne conscience vous ne pouvez posséder sa fortune.

ADALBERT.

Je la posséderai. Tous les moyens me seront bons. Je me suis ruiné totalement pour perdre Jules. Il faut que Dennecy nous seconde, qu'il aille auprès d'Agathe, et...

UNE VOIX.

Adalbert, tes crimes sont connus.

FAUSTIN.

Quelle voix! monsieur, quelle voix! ah! fuyons de ces lieux.

ADALBERT.

Non, Faustin, non ; il faut pénétrer ce mystère.

FAUSTIN.

Ah! mon Dieu, je ne pénètre rien. Tenez, partons, croyez-moi, c'est le plus sûr ; les affaires s'embrouillent diablement, et la catastrophe pourrait devenir tragique.

ADALBERT.

Tu es un lâche coquin.

FAUSTIN.

Il n'y a qu'une différence entre nous deux, je l'avoue. Je sais que vous êtes très-brave, moi je ne le suis pas du tout. Le plus certain est de gagner au large; c'est ce que je fais.

(*Il sort, Adolbert le suit. On voit plusieurs jeunes filles et jeunes garçons paraître sur le haut de la montagne; ils arrivent en dansant; ils vont frapper a la ferme. A peine y sont-ils entrés, qu'une musique douloureuse se fait entendre. Jules paraît suivi de Jacques portant une valise et une carnassière de chasseur dans lequel sont des vivres.*)

SCÈNE III.

JACQUES, JULES.

JACQUES.

Allons, mon jeune maître, un peu de courage; qu'il ne soit pas dit que monsieur Jules, le fils du respectable monsieur Berny, ait connu le désespoir.

JULES.

Tous mes amis m'ont trahi. J'allais être précipité dans un cachot, quand Agathe m'a sauvé. Que faire? Où porter mes pas incertains? Quels bras me seront ouverts?

JACQUES.

Ceux de Jacques, votre fidèle serviteur.

JULES.

Qui a pu porter monsieur Ledoux à me faire sortir si promptement de sa maison; il me l'offre il y a deux jours et hier il me renvoie.

JACQUES.

Il vous l'a dit lui-même: un seigneur nommé de Lombre a prétendu acheter son habitation. Il la lui a payée au-delà de sa valeur. Il a fait remettre une indemnité considérable pour nous; il faut donc chercher un asyle: je remercie le ciel de vous avoir rencontré, il y a deux jours, comme vous étiez à Courci.

JULES.

Accablé par le malheur, la honte sur le front, comment as-tu pu reconnaître le coupable Jules? car depuis un an je suis bien changé.

JACQUES.

Ah oui! bien changé! mais les traits d'un bon maître sont gravés dans le cœur de tout fidèle serviteur.

JULES.

Mon ami.

JACQUES.

Oui, monsieur Jules, votre ami fidèle, je vous en donnerai des preuves.

JULES.

Tu m'as dit que ma mère a juré de ne plus me recevoir.

JACQUES.

Oui, monsieur, c'est vrai çà, ce n'est que trop vrai; mais ne parlons plus de ce qui vous afflige.

JULES.

Au contraire, Jacques, parle-moi de ma mère, de mon père. Hélas! il n'est donc plus.

JACQUES.

Ah! mon Dieu! il est mort, en apprenant la nouvelle de vos!... Pardon, monsieur Jules, mais vous me demandez la vérité.

JULES.

Je l'exige.

JACQUES.

Vos liaisons avec des gens sans honneur, votre duel, votre fuite avec cette Agathe, l'ont plongé dans une douleur...

JULES.

Malheureux que je suis!

JACQUES.

Ah! oui, bien malheureux! Ses dernières paroles à madame de Berny ne sont pas en votre faveur; car...

JULES.

Achève...

JACQUES.

Chère Aura, disait-il, chère épouse, c'est ton indigne fils...

JULES.

Il m'a maudit.

JACQUES.

Peut-être bien intérieurement; mais la mort l'a empêché d'achever..

JULES.

Comme ma mère doit faire retentir le château de Seceris!

JACQUES.

Bah! madame n'habite plus le château de vos aïeux. Vous ne savez pas tout; ce lieu charmant, témoin des jeux de votre enfance, est vendu. Madame Berny s'est ruinée pour payer les cinquante mille francs qu'exigeait la famille du jeune homme qui, dans ce duel affreux, a péri sous vos coups; il a fallu qu'elle fît à la tendresse maternelle un dernier sacrifice.

JULES.

Eh ! voilà mon ouvrage ; je suis déshonoré, j'ai précipité mon père au tombeau, ruiné ma mère ; j'ai trahi mon amante. Où se sont retirées mes victimes ?

JACQUES.

Hélas ! monsieur, il a fallu renoncer aux beaux appartemens, aux jouissances de la vie. Madame Berny s'est établie à la petite maison de la Chevrotière, où elle pleure, non pas la perte de ses biens, mais celle de son fils.

JULES.

Aloyse n'est point mariée ?...

JACQUES.

Non, monsieur Jules, elle n'a pas encore voulu quitter votre pauvre mère.

JULES.

Mon oncle Adalbert est-il auprès d'elle ?

JACQUES, *ironiquement.*

Votre oncle ! oh ! non, monsieur !

JULES.

Le brave homme ! quels chagrins je lui ai causés ! il est si vertueux !

JACQUES.

Lui, cela se peut, mais le temps vous apprendra... Frappons à la porte de cette ferme, et tâchons d'y trouver un asyle. (*Il frappe.*)

JULES, *examine ce qui est écrit au-dessus de la porte.*

Arrête, Jacques, arrête ; lis ce qui est écrit au-dessus de cette porte : *Ici demeure un bon fils* ; tout s'empresse à me rappeller mes torts.

JACQUES.

Monsieur Jules, on ne vous connaît point ; d'ailleurs, nous ne pouvons éviter de parler à cette femme. (*musique.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE.

LOUISE.

QUE voulez-vous, monsieur ?

JACQUES.

Nous sommes des voyageurs égarés ; veuillez pour cette nuit nous donner un asyle.

LOUISE.

Messieurs, cela n'est pas possible ; aujourd'hui c'est chez nous grande assemblée ; on couronne mon fils, voyez-vous bien, c'est le meilleur des enfans du hameau. Nous n'a-

vons qu'un seul endroit où nous puissions vous recevoir; mais il nous arrive une jeune dame qui vient pour la fête, et la chambre dont je vous parle est réservée pour elle; (*elle fixe Jacques*) mais je crois vous connaître.

JACQUES.

Cela se peut, je suis de ces environs. J'appartenais jadis à madame la marquise d'Arancourt.

LOUISE.

Vous êtes Jacques?

JACQUES.

Oui.

LOUISE.

Eh bien! c'est mademoiselle Aloyse, la fille de notre ancienne maitresse que j'attends ici.

JACQUES.

L'aimable enfant! je l'ai vu élever; mais il y a six ans que je ne suis plus au château.

JULES, *étonné.*

Aloyse!

LOUISE.

Oui, monsieur, la connaîtriez-vous?

JULES, *se couvrant la figure de ses mains.*

Aloyse! Aloyse!

JACQUES, *bas.*

Ah! monsieur, votre trouble va vous trahir.

JULES.

Tu as raison; j'aurais trop à craindre. Partons.

JACQUES, *à Jules.*

Où voulez-vous aller?

JULES, *à part.*

Dans un lieu où je n'aurai point à rougir; mais où le chercher? Oh! oui, par-tout le coupable se retrouve.

LOUISE.

Cependant, monsieur, passez la journée avec nous, et je vous chercherai dans le hameau une retraite pour cette nuit.

JULES.

Oui, la mère, je resterai. (*à Jacques.*) Je reverrai mon Aloyse, je ne me ferai point connaître; promets-moi de garder le plus grand secret.

JACQUES.

Je vous le jure.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, PAUL.

PAUL.

Mon Dieu, ma bonne mère, venez donc bien vite; la bonne, la belle, la bienfaisante mademoiselle Aloyse vient d'arriver dans la ferme; tous les habitans sont assemblés; on n'attend plus que vous, ils sont dans le jardin, et nous allons passer par la grande place, le magistrat est tout prêt.

LOUISE, *montrant Paul à Jules.*

Le voilà, ce jeune Paul qu'on va couronner aujourd'hui. Ah! monsieur l'étranger, rendez-vous au couvent de St.-Isidore; c'est là que vous serez témoin de la récompense que l'on accorde à un bon fils, et du triomphe de l'amour filial; puis revenez ici prendre part à notre fête: nous aurons du plaisir à vous y recevoir.

JULES, *à Paul.*

C'est vous qui êtes ce bon fils! ah! que vous êtes heureux! c'est un...

PAUL.

Devoir, monsieur. Il y a du plaisir à mériter l'amour de sa mère.

JULES, *à Jacques.*

Jacques, est-elle là?

JACQUES.

Oui, monsieur.

JULES, *à part.*

Si j'osais. (*haut.*) Madame de Berny accompagne-t-elle sa nièce?

LOUISE.

Non, cette mère infortunée n'a plus d'autres plaisirs que celui de pleurer sur le tombeau de son époux.

JULES, *à part.*

Sur le tombeau de mon père!...

LOUISE.

Les égaremens de son fils qu'elle adorait ont causé ses malheurs; mais vous paraissez bien sensible, cela me charme; dans un temps où trop d'enfans oublient ce qu'ils doivent à leurs parens, il est beau de voir un jeune homme du grand monde; (car vous avez un air distingué) il est bien beau, dis-je, d'être sensible. Les larmes que vous versez font l'éloge de votre cœur. Nous vous reverrons tantôt, vous embasserez mon cher Paul, et vous

serez persuadé qu'il a mérité le prix qu'on va lui donner. Au revoir, bon jeune homme, tenez, les ames sensibles sont de la même famille, et vous m'inspirez le plus grand intérêt. Entrez dans ma ferme, vous y ferez la connaissance de la vertueuse et trise Aloyse d'Arancourt.

JULES.

Je vous remercie, je vais rester là. (*il s'assied sur un banc à l'opposé de la ferme.*)

(*Louise rentre avec Paul.*)

SCENE VI.

JACQUES, JULES.

JULES.

Eh bien! Jacques, tout ce que vient de me dire cette mère heureuse, n'est-il pas fait pour m'accabler? je voudrais fuir; mais je sens qu'un pouvoir irrésistible m'attache ici près d'Aloyse: je respire le même air; elle va passer, je vais la voir, parée des charmes de la vertu, des graces de la beauté, de la beauté innocente encore. Et moi, moi, souvenir cruel!

JACQUES.

Eh bien! mon bon maître, jettez-vous à ses pieds; que l'amour qu'elle vous a sûrement conservé vous fasse obtenir votre grace de madame de Berny.

JULES.

Que je trouble par mon apparition une fête qui appartient à la vertu. Non, non, à son approche, retiré dans ces allées, mes regards oseront se porter sur cet objet charmant; mais je ne veux point me montrer: la vue d'un monstre, tel que le coupable Jules, lui donnerait la mort. Jacques, au nom de l'amitié que tu me témoignes, ne me fais pas remarquer.

JACQUES.

Vous serez obéi; mais pendant que nous sommes seuls, ouvrez donc cette valise que vous m'avez dit n'avoir pas visitée depuis quatre jours que vous avez quitté Montpellier; vous dites qu'elle vient de mademoiselle Agathe.

JULES, *ouvre précipitamment.*

Jacques, de l'or dans le fond de la valise!... et une lettre!

JACQUES.

Lisez promptement.

JULES, *lit.*

« Acceptez sans rougir ; ce n'est qu'une trop juste resti-
» tution de la part d'une femme qui fut bien coupable.
» Vous saurez tout un jour, fuyez le monstre d'Adalbert. »

JULES.

Cette écriture n'est point de la main d'Agathe. Que penser ? O ! mon Dieu ! prends pitié de mes remords ; serait-ce toujours l'être mystérieux qui paraît veiller à mon sort. Enfin est-ce le même qui me parla près de St.-Cyprien. Ce vieillard me donna des conseils salutaires, et par des lettres, et par une voix qui, plusieurs fois, retentit à mes oreilles. Ah ! si j'eusse écouté ses avis, je serais retourné sous le toît paternel ; mon père m'aurait béni. Jacques, j'ai tout perdu, et mon oncle Adalbert.

JACQUES.

Eh ! mon Dieu ! monsieur Jules, laissez donc là cet hypocrite. Que le ciel ne vous a-t-il préservé de le voir ? relisez ce que dit cette lettre.

JULES, *relit.*

Un monstre ! Telle est l'expression contenue dans ce billet.

JACQUES.

Tout le monde en dit autant.

JULES.

On savait qu'Adalbert était un méchant ; comment m'a-t-on confié à ses soins ? il parlait toujours de vertu, de religion.

JACQUES.

Eh ! mon Dieu ! monsieur Jules, ceux qui en parlent le plus, sont ceux qui en ont le moins. (*il ouvre son panier.*) Tenez, prenez quelque nourriture.

JULES.

Je n'ai besoin de rien, mon ami.

JACQUES, *mangeant.*

J'ai une faim terrible.

JULES.

On vient par ici, éloignons-nous, mais pas assez pour ne point appercevoir Aloyse.

JACQUES, *à part.*

Commencer un frugal dîner et ne pas le finir tranquillement. (*haut.*) Mordié, monsieur Jules, en nous sauvant comme çà, nous aurons bien l'air de chevaliers errans.

JULES, *avec expression.*

Oui, Jacques, oui, je dois errer toute ma vie ; un fils ingrat et poursuivi par la malédiction de son père, ne doit point trouver d'asyle ; il a fermé son cœur au cri de

la nature, il ne doit pas même inspirer le sentiment de la pitié...

JACQUES.

Vous me désespérez, mon cher maître. Ah! songez que mon bonheur est attaché au vôtre. Je suis...

JULES.

Mon ami, oui, bon Jacques, tu me restes; nous parlerons de ma mère, d'Aloyse; je suis bien près d'elle en ce moment, mais bientôt je mettrai entre ma famille et moi l'immensité des mers.

JACQUES, *à part.*

Nous l'en empêcherons. (*haut.*) Vous ferez bien, monsieur, vous ferez bien, car je crains que vous ne puissiez appaiser la colère de madame Berny.

JULES.

Tu me suivras, Jacques.

JACQUES.

Jusqu'à la mort...

JULES.

Ce terme ne sera pas long. Ah! bientôt je n'existerai plus; les remords et l'amour que j'ai pour Aloyse...

JULES, *regarde.*

La voilà.

JACQUES.

Puis tous les gens du hameau.

JULES, *en se retirant lentement.*

Elle est au milieu d'eux; la tristesse est empreinte sur ses traits, ses longs habits de deuil font ressortir la blancheur de son teint. Ah! c'est un lys majestueux qu'un vent brûlant du midi a frappé; les roses de la jeunesse ont disparu. Ah! malheureux Jules, peux-tu résister à ce tableau! Fuyons, Jacques, fuyons, ou la mort viendrait m'atteindre aux pieds même de ma victime. (*ils s'éloignent tous deux.*)

SCENE VII.

(Un cortège brillant de jeunes pastourelles et de jeunes bergers, ouvrent la marche; chaque homme, est vêtu d'une veste legère; les femmes portent des anneaux d'or, qui ressemblent aux bracelets que portaient les femmes Romaines, un jupon et des bas blancs, avec de larges boucles: une robe de couleur rose ou bleue, à quatre pointes, composent la parure des pastourelles. Tous portent des branches de lys et de myrthre. Au milieu du cortège, on voit Aloyse, donnant la main à Paul; tous s'avancent en ordre.

PAUL, LOUISE, LE MAGISTRAT ALOYSE.

(*Au fond on voit Jules et Jacques ; ils ne doivent être vus que du public.*)

ALOYSE.

Nous ramenons sous le toît paternel le bon, le vertueux Paul. Mes amis, mon père le marquis d'Arancourt a fondé un prix de cent écus, qui doit être donné chaque année au meilleur fils. Pendant l'hiver dernier, une maladie terrible retint Pierre Desmars et Louise dans leur lit. Paul, leur fils, a lui-même construit pour ses parens une maison plus grande pour les recevoir aussitôt qu'ils seraient rétablis, et leur a en même-temps abandonné l'héritage qu'il tenait d'une de ses tantes. Heureux ! disait-il, d'être toute sa vie le premier et l'unique serviteur des auteurs de ses jours. Nous venons du temple rendre graces à l'Eternel. Va, bon fils, que la bénédiction du ciel soit ta récompense ; reçois la dot que mon respectable père a léguée, accepte aussi de ma part cette couronne ; puissent tous les enfans t'imiter et ne jamais abandonner le toît paternel.

(Aloyse pose une couronne sur la tête de Paul ; toutes les jeunes filles et les garçons élèvent leurs rameaux au-dessus de sa tête. Tableau.)

ALOYSE, *à part.*

Ah! Jules! malheureux Jules! que n'es-tu témoin de cette scène attendrissante.

(On exécute un ballet, pendant lequel on voit Jules ouvrir la valise, en tirer de l'or, il le remet à Jacques, et disparaît. A la fin du ballet, Jacques arrive.)

PAUL, *donnant la bourse à sa mère.*

Tenez, ma mère ; la bonne conduite des enfans est toujours due aux parens vertueux : c'est leur ouvrage, en voilà la récompense ; un baiser de ma mère et sa bénédiction, voici la mienne.

JACQUES, *à Louise.*

Bonne maman, de la part de ce jeune étranger avec lequel j'étais tout à l'heure ici.

ALOYSE.

Un jeune étranger, où est-il ?

JACQUES.

Dans ces allées, mademoiselle, dans ces allées, il ne veut point être connu.

ALOYSE.

Ah ! Louise, suivez-moi. Un pressentiment me dit que c'est peut-être...

JACQUES, *vivement.*

Madame, je vous en conjure, mon malheureux maître...

ALOYSE.

Il est malheureux : ah ! c'est dire qu'il est de ma famille. Le voilà... le voila... c'est Jules, c'est lui-même.

LA MÈRE LOUISE.

Jules, ah ! fuyez tous, mes enfans : la présence d'un fils ingrat est funeste. (*mouvement d'effroi.*) *Tableau.*

JULES, *se précipite aux pieds d'Aloyse.*

Aloyse, je viens mourir à vos pieds.

ALOYSE.

Ingrat Jules, que faites-vous loin de votre mère ? pourquoi ne pas voler dans ses bras?

JULES.

Que dites-vous ? que j'ose...

ALOYSE.

Malheureux ! vous nous avez réduits au désespoir. Je vois tous les jours ma tante, votre respectable mère, prosternée aux pieds du tombeau de son époux. Elle l'arrose de ses larmes, et je l'ai entendue redemander au ciel un fils qui devait faire son bonheur. Viens, Jules, reviens sous le toit paternel ; l'amitié demandera ta grace, les pleurs pourront appaiser les mânes irrités de ton père, et détruiront les effets de sa malédiction.

JULES, *égaré.*

Il me l'a donnée cette malédiction terrible. Oui, ah ! oui, j'en ressens les suites. Tu le vois, Aloyse, à mon aspect ils se sont effrayés. On lit sur mon front : il fut maudit par l'auteur de ses jours. Je vais le rejoindre ce père qui m'avait tant aimé. Aloyse, assure ma mère que je meurs repentant, et quand je ne serai plus, au nom du ciel conjure-la de ne point me haïr.

(*Il court ; on le voit gravir sur la montagne. Jacques le suit.*)

ALOYSE.

Où cours-tu, malheureux Jules ? arrête ?

JULES.

Je vais mourir et vous venger tous.

(*Tous les paysans sont effrayés. Aloyse lève les mains.*)

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre représente la vue d'une forêt épaisse. Au fond, sur le côté, une chapelle antique, à moitié délabrée, les fenêtres brisées, un seul battant à la porte. Au fond, une monticule, sur laquelle sont des arbres, entre lesquels on peut passer.)

SCÈNE PREMIÈRE.

FAUSTIN, *seul, déguisé en vieillard.*

Nos mesures sont bien prises : Jules ne peut éviter de tomber dans le piége. Déguisé de cette manière, qui reconnaitrait Faustin, fidèle agent de monsieur Adalbert? Cependant je cours des risques: mais cent mille francs sont le prix de mon audace : il faut tout entreprendre pour les obtenir. Jules a revu Aloyse: l'amour, le désespoir l'ont porté à attenter à ses jours ; je puis maintenant l'effrayer, l'engager à se fier à ma foi: une voiture nous attend, des hommes dévoués sont à ma disposition; en se sauvant du hameau des Landes, on dit qu'il a pris le chemin du bois. (*musique.*) Quelqu'un vient, serait-ce notre jeune homme? Non, c'est mon maître... Ah! c'est pour Jules un loup sous l'habit d'un saint homme.

SCÈNE II.

FAUSTIN, ADALBERT.

ADALBERT.

Tu n'as point encore vu roder par ici ?

FAUSTIN.

Non, personne; et si Jules a pris un autre chemin, nous en sommes pour nos frais de toilette. Nous eussions mieux fait de suivre votre première idée, et d'aller nous emparer de votre correspondance. Agathe est pour vous plus dangereuse que Jules.

ADALBERT.

Tu te trompes. Si Jules parvient jusqu'à sa mère, il

m'accusera. N'ai-je pas là ce terrible Angeli, cet Asselino, vieux rêveur, qui me déteste ?

FAUSTIN.

Mais ils ne diront que des mots que vous pourriez combattre. N'avez-vous pas les aveux que Jules lui-même vous a faits de ses erreurs; en croyant à vos vertus, il vous demande pardon et s'avoue coupable: ce sont des armes contre lui, mais vos lettres à Agathe. Ah! si jamais elles tombent en leur pouvoir, vous êtes perdu.

ADALBERT.

Denneci est chargé de faire suspecter Agathe; puis ayant l'air de la sauver il l'enlevera, et s'emparera de ces papiers que je redoute. Nous ne sommes qu'à dix-huit lieues de Montpellier; il vient de partir en poste, il y arrivera ce soir, et demain Agathe va se trouver en son pouvoir, et Jules même...

UNE VOIX.

Cela n'est pas certain.

ADALBERT.

Que dis-tu, pas certain?

FAUSTIN.

Moi, monsieur, je n'ai pas parlé; mais je reconnais la voix qui ce matin m'a tant effrayé.

ADALBERT.

Serait-ce le même personnage qui depuis long-temps parle, écrit contre moi? De quel côté est partie cette voix?

FAUSTIN.

On dirait qu'elle vient de la chapelle.

ADALBERT.

Entrons-y. (*ils y entrent, cherchent et ressortent.*)

FAUSTIN.

Il n'y a personne.

ADALBERT.

Dans le doute où tu es de la réussite de mon projet, tu auras prononcé ces mots, et l'écho les aura répétés.

FAUSTIN.

Je jure que je n'ai rien dit.

ADALBERT.

Je retourne à la cabane que nous a prêtée ce bûcheron; delà, je pourrai voir ceux qui passeront par ici. Tu seras ensé pour Jules, s'il vient dans cet endroit être le vieillrd mystérieux qui lui a parlé, tu offriras un asyle à notre gitif.

FAUSTIN.

Bravo, monsieur; mais tout en faisant la chasse à monsieur Jules, votre digne élève, je ne puis chasser mon ap-

pétit. Allons prendre quelque nourriture : le bûcheron doit avoir préparé notre repas, je reviendrai de suite à mon poste.

ADALBERT.

Si Jules voulait s'en retourner à Montpellier, la route est là à droite de la cabane : ainsi.

FAUSTIN.

Votre victime ne peut vous échaper ; nous devons être tranquilles. Il semble que nous allons avoir un orage, le ciel s'obscurcit, et je suis accablé de fatigue...

ADALBERT.

Tu n'as guère de courage.

FAUSTIN, *fixant Adalbert.*

Ma foi, monsieur, vous courez après quatre ou cinq millions, tant en or qu'en bijoux, que le grand-père de Jules a laissés ; vous devez en avoir plus que moi.

ADALBERT

Je doublerai, je triplerai ta récompense.

FAUSTIN.

Convenez que vous devriez partager ; car j'ai eu l'honneur de faire de Jules un bien mauvais sujet.

ADALBERT.

Et bien nous partagerons. (*à part.*) A quel point ce valet est impudent ! (*haut.*) Mais quelle est l'allée qui conduit à la cabane ?

FAUSTIN, *regardant.*

C'est, je crois, celle-ci.

ADALBERT.

Ne va pas nous égarer.

FAUSTIN.

Ma foi, cela se pourrait bien, cette forêt est noire en diable. Oui ! oh ! oui, il me semble appercevoir la cabane. Allons, morbleu : monsieur, fions-nous au hazard.

(Il tonne et éclaire ; l'orage augmente. La musique doit rendre l'effet de la grêle et de la pluie.)

FAUSTIN.

Nous allons marcher à la lueur des éclairs. (*ils sortent.*)

SCÈNE III.

JULES, JACQUES, *sans être vu.* (*il porte la valise sur son épaule.*

JACQUES, *sans être vu.*

Par ici, mon cher maître. Je commence à découvrir un chemin qui paraît pratiquable.

JACQUES *et* JULES *entrent.*

JACQUES.

Nous y voilà. Ah ! monsieur... l'orage se calme un peu, mais j'dis, nous sommes joliment trempés.

JULES.

Mon panvre Jacques, c'est pour moi que tu souffres tant de fatigues.

JACQUES.

Vous avez ben tort de parler deçà, monsieur Jules : car, foi d'honnête garçon, je ne m'en appercevais pas : heureux d'avoir pu vous arracher à la mort.

JULES.

Mais où sommes-nous ¿

JACQUES.

Je l'ignore.

JULES.

Tu ne reconnais point cet endroit ?

JACQUES, *regardant.*

Il me semble : oui, c'est, je crois, le bois des Hermites.

JULES.

Eh ! quoi ! le bois des Hermites ! il est à peu de distance du château de ma mère.

JACQUES.

Oui, à fort peu de distance.

JULES.

Quand je fais mon possible pour m'en éloigner. LA PROVIDENCE...

JACQUES.

Vous y ramène, monsieur Jules.

JULES.

Trouverons-nous ici quelqu'habitation ?

JACQUES.

Je ne le crois pas.

JULES.

Comment ? aucune ?

JACQUES.

Il y avait jadis une cabane de bûcheron occupée par un vieux sorcier.

JULES.

Un sorcier.

JACQUES.

Oui, monsieur, un sorcier, et un fier sorcier encore.

JULES.

Retrouverais-tu bien cette cabane ?

JACQUES.

Ah ! mon cher maître, je n'oserais aller à la découverte ; car ce bois est aussi fameux par les revenans.

JULES.

Je suis accablé de chagrin, et je ne puis m'empêcher de rire de ta bonhommie; tu crois aux sorciers et aux revenans.

JACQUES.

Oui, monsieur; oui, j'y crois.

JULES.

En as-tu vu?

JACQUES.

Non; mais je crains d'en voir.

JULES.

Ne crains rien, ils ne sont pas redoutables.

JACQUES.

On a vu des revenans rosser les gens de la bonne manière.

JULES.

Cherche donc cette cabane.

JACQUES.

Pourquoi? passons la nuit à la belle étoile; la pluie a cessé, demain il fera jour, on pourra s'orienter.

JULES.

Dis que tu as peur.

JACQUES.

J'en conviens; puis, s'il vous arrivait quelque chose... Tenez, monsieur Jules, pour vous défendre, je me battrais contre quatre hommes, et c'est vrai; mais avec les esprits, d'honneur, mon cher maître, je ne suis pas de force.

JULES, *réfléchit.*

Tu dis que ce bois n'est pas éloigné de la maison de mon malheureux père.

JACQUES.

Oui, monsieur.

JULES.

Que jamais les habitans des hameaux voisins n'y passent.

Oh non! ils ont trop peur: ils disent que, toutes les nuits, on y voit des fantômes blancs, précédés de flammes bleues, blanches, rouges, qui se promènent de long en large.

JULES, *plus gaiment.*

Eh bien! nous les verrons; ce logement peut nous mettre à l'abri des injures de l'air; je veux passer ici quelque temps.

JACQUES.

Dans cette vieille chapelle, qui n'a ni portes ni fenêtres? Quand l'hiver arrivera, nous serons gentils.

JULES.

Ecoute ton maître, ton ami; établissons-nous ici, j'ai mes projets.

JACQUES.

Est-ce que nous allons prendre l'habit d'anachorette.

JVLES.

Finis tes plaisanteries: j'ai mes raisons, te dis-je, et tu les approuveras; prends ma valise.

JACQVES, *prend la valise.*

Allons, me voici prêt.

JVLES.

Va la porter.

JACQUES.

Où; dans la chapelle?

JVLES.

Dans la chapelle.

JACQUES.

Là, sérieusement?

JULES.

Très-sérieusement.

JACQUES.

O mon Dieu! mon bon Dieu, qu'est-ce que nous ferons là? douze pieds quarrés tout au plus pour deux personnes. (*Il entre dans la chapelle.*) Monsieur, il y avait un locataire dans cet endroit: (*il remue la paille.*) il a laissé son lit. Joli coucher...

JULES.

Ah! mon ami, je ne t'ordonne pas d'y rester, retourne dans ta famille, ne parle point de moi: voilà tout ce que j'exige.

JACQUES, *ressort de la chapelle.*

Ah! mon cher maître, avez-vous pu prononcer une telle parole? ne vous ai-je pas juré de ne vous quitter qu'à la mort. Vous m'affligez beaucoup; je puis aimer un peu mes aises, avoir peur des sorciers et des revenans; mais le cœur du pauvre Jacques est incapable d'être ingrat.

JULES.

Embrasse-moi, Jacques, et pardonne.

JACQUES.

Pour vous obéir, monsieur Jules, j'habiterais dans une plaine. Là, c'est bien vous dire que la chapelle me plaît, et que je m'y ferai hermite, s'il le faut.

JULES, *entre dans la chapelle.*

C'est assez grand.

JACQUES.

Il n'y a rien de trop; reposez-vous un peu la tête sur la

valise, je vais veiller. Tenez, monsieur, nous avons là une cloche ; si nous étions attaqués, nous aurions recours au tocsin.

JULES.

Viens te reposer aussi : que crains-tu ?

JACQUES.

Que quelques hiboux ne vous parlent à l'oreille ; il doit y en avoir en diable dans ce vieux bâtiment. J'ai encore du vin, voulez-vous en prendre un peu ?

JULES.

Non, je te remercie.

JACQUES.

Eh bien ! dormez ; moi, je vais fumer une pipe. (*il bat le briquet.*)

JULES.

Parlons d'Aloyse. Je l'ai donc revue, mon ami ; j'ai senti renaître tout mon amour.

JACQUES.

Et pour lui en donner une preuve, vous alliez, sans moi, vous jetter dans un précipice ; c'était dans ses bras qu'il fallait...

JULES.

J'en suis indigne, je veux vivre quelque temps ici, me repentir de mes erreurs, et mériter que le ciel me pardonne.

UNE VOIX.

Bien, Jules, bien, je suis enchanté de cette résolution.

JACQUES.

Hem ! mon maître ! est-ce vous qui avez parlé ? ou serait-ce un des esprits ?

JULES.

C'est au-dehors de la chapelle. Jacques, cours de ce côté, je vais prendre celui-ci.

(*Tous deux sortent et cherchent de manière qu'on en voye toujours un.*

JACQUES.

C'est un lutin, monsieur Jules, c'est un lutin, je le proteste : ma feue grand'mère m'a dit...

JULES.

Epargne-moi tes contes, et laisse-moi parler ! peut-être va-t-on répondre ? Cette voix ne m'est pas étrangère, serait-ce celle du vieillard de St.-Cyprien ?

JACQUES.

Si ce n'est pas du sortilége, je m'y perds. (*il crie fort.*) Qui que vous soyez, diable, ange, esprit, au nom du ciel, au nom du ciel, ne nous tourmentez plus... Vous voyez qu'ils ne repondent point.

JULES.

J'imagine que celui dont on entend la voix doit habiter quelque cabane dans ce bois-ci. Je veux aller m'en assurer. Reste là.

JACQUES.

Tout seul.

JULES.

Eh bien ! poltron, suis-moi. Mais la valise ?

JACQUES.

Ah ! oui, la valise ; je vais la cacher sous la paille. Il n'y a que le diable qui pourra la trouver, puisque personne ne me voit. (*il cache la valise sous la paille.*)

JULES.

Allons, as-tu bientôt fait ?

JACQUES.

Oui, monsieur Jules, oui.

JULES.

Tu serais bien plus raisonnable de me laisser aller seul. Je vais revenir.

JACQUES.

Allons donc, monsieur Jules, je reste pour vous obéir. Je surmonte ma peur ; mais peut-être, à votre retour, me trouverez-vous changé en esprit ?

JULES.

Il faut que je découvre ce mystère. (*il sort.*)

SCENE IV.

JACQUES, *seul.*

Que je suis fâché qu'il ait voulu s'arrêter dans cette forêt ! Ce lieu n'est pas sûr. Mon pauvre maître, s'il savait que je le suis, par les ordres d'Asselino, il aurait quelqu'espérance. Puissé-je, sans danger, le ramener sous le toit paternel ? Ce bon jeune homme ! ah ! c'est ce méchant Adalbert... qui, dit-on, a voulu le perdre. Mais cette voix, cette voix ! d'où vient-elle ?

Dieu ! quelqu'un paraît ! Ah ! si c'était ce vieillard ! On approche. Oui, c'est cela : je n'en puis douter ; ne nous faisons pas connaître, et sachons avant tout si nous n'avons rien à craindre. Allons, Jacques, allons, mon ami, calme ta frayeur, et songe que le ciel récompense la fidélité des bons serviteurs. (*il s'éloigne doucement, rentre dans la chapelle.*) Ne leur parlons par le premier.

SCENE V.

FAUSTIN, ADALBERT, JACQUES.

ADALBERT, *à Faustin.*

Il n'y a là qu'un paysan.

FAUSTIN, *à Adalbert.*

J'ai cru tout-à-l'heure appercevoir un jeune homme ; d'ailleurs, celui-ci a fui à notre aspect : il faut l'interroger.

ADALBERT.

Il nous prend peut-être pour des revenans, dont les imbéciles assurent que cette forêt est remplie.

FAUSTIN, *à Jacques.*

Jeune garçon, pourquoi fuis-tu à la vue d'un vieillard et de ce saint homme qui ne le quitte jamais ? Qui es-tu, mon ami ?

JACQUES, *à part.*

Ne disons rien de trop. (*haut.*) Messieurs, je suis un pauvre diable qui, n'ayant point de gîte, habite dans cet endroit. Ma chambre, comme vous le voyez, n'est pas trop belle.

ADALBERT.

De quel pays es-tu ?

JACQUES, *à part.*

Voyons-les venir, (*haut.*) de la Chevrotière.

ADALBERT.

Y vas-tu quelquefois ?

JACQUES.

Oui.

ADALBERT.

Tu connais madame Berny ?

JACQUES.

Oui, monsieur l'Hermite.

FAUSTIN, *à Adalbert.*

As-tu entendu parler de monsieur Jules, son fils ?

JACQUES.

Beaucoup.

ADALBERT.

Qu'en dis-tu ?

JACQUES.

On le plaint...

FAUSTIN.

On le plaint ?

JACQUES.

Hélas! bon vieillard, d'être tombé dans les mains d'un de ses parens.

FAUSTIN.

Et comment nomme-t-on ce parent?

JACQUES.

Adalbert.

FAUSTIN, *avec intention.*

Je vous l'avais bien dit, saint homme, que cet Adalbert était un fripon.

ADALBERT, *bas à Faustin.*

Faustin.

FAUSTIN, *bas à Adalbert.*

Mais, bon Hermite, souvenez-vous donc que je joue le vieillard.

ADALBERT, *à Faustin.*

Tu as raison.

FAUSTIN, *à Jacques.*

Vas-tu quelquefois à Courci?

JACQUES.

Oui, quand je crois y trouver de l'ouvrage.

FAUSTIN.

Y es-tu allé ce matin?

JACQUES.

Oui, monsieur.

FAUSTIN.

T'y es-tu trouvé à l'instant d'une fête?

ADALBERT.

As-tu entendu parler d'un jeune homme qui a voulu se précipiter du haut de la montagne?

JACQUES.

C'est moi qui l'en ai empêché.

ADALBERT.

Et que t'a-t-on donné pour récompense?

JACQUES.

Rien.

ADALBERT, *lui offrant une bourse.*

Comment, rien! Accepte mon ami.

JACQUES, *refuse.*

Ah! messieurs, une action si naturelle ne se paye point.

FAUSTIN.

Sais-tu ce que ce jeune homme est devenu après cet événement?

JACQUES, *hésitant.*

Ma fine, je n'en sais rien; peut-être est-il resté à Courci.

ADALBERT.

Mais, t'a-t-on dit son nom ?

JACQUES.

Bath! ce n'est pas un mystère. C'est le jeune monsieur Berny, que son maudit oncle a rendu mauvais sujet. Ce pauvre malheureux a inspiré de la pitié à tout le monde, et je crois possible qu'on l'ait reconduit à la Chevrotière ; car on disait : *sa mère sera bien contente.*

ADALBERT, *à part.*

Tout serait perdu!

FAUSTIN.

Combien y a-t-il de temps que tu es revenu à la chapelle ?

JACQUES.

C'est l'orage qui m'a fait doubler le pas.

ADALBERT.

Et depuis que tu es là, est-il passé quelqu'un.

JACQUES.

Personne, messieurs ; si vous n'avez plus rien à me dire, je vais rentrer dans mon logis.

FAUSTIN.

Encore un mot sur ce pauvre Jules.

JACQUES, *à part.*

Je n'en doute plus, c'est le vieillard de Saint-Cyprien. (*haut.*) Mais quel intérêt vous attache au sort de ce jeune homme ?

FAUSTIN, *hypocritement.*

Le plus grand et le plus important. Jules m'est plus cher que la vie.

JACQUES.

Vous lui rendriez donc service ?

FAUSTIN.

Et qui ne le ferait pas? Sa jeunesse, ses malheurs, ceux de sa respectable famille, tout jusqu'à ses égaremens, me porte à lui tendre une main secourable.

JACQUES.

Vous, monsieur! (*à part.*) je ne me suis point trompé.

FAUSTIN, *à Adalbert.*

Il s'attendrit, il connaît la retraite de Jules et nous allons la découvrir ; je jure qu'il était là, il n'y a qu'un instant. (*à Jacques.*) Parle, mon ami ; ne crains rien, tu connais Jules, où est-il dans ce moment ? Bon villageois, prends pitié des larmes d'un vieillard, dont la reconnaissance n'aura point de bornes. Ah! parle, je t'en conjure : que j'embrasse Jules, que je le sauve de ses ennemis, je mourrai content.

JACQUES.

Est-ce vous qui lui avez tant de fois écrit sous le nom du vieillard de S.-Cyprien, et dont la voix vient, il n'y a pas une heure, de lui dire : *Jules, je suis satisfait.*

FAUSTIN, *à part.*

La voix... (*haut.*) Oui, mon ami, oui.

JACQUES.

Eh bien! monsieur, mon jeune maître vous cherche dans ce moment; et comme une lettre qu'il a reçue lui marque qu'il a tout à redouter du méchant Adalbert, je n'osais vous avouer que je suis le fidèle serviteur de monsieur Jules. Il va revenir dans sa chapelle.

FAUSTIN, *à Adalbert.*

Nous le tenons. (*haut.*) Et que voulait-il faire dans ce lieu sauvage?

JACQUES.

Détester les erreurs auxquelles son coupable parent l'a livré. (*à Adalbert.*) Bon Hermite, combien cet Adalbert doit vous faire horreur! avouez-le.

ADALBERT.

Oui, mon fils.

JACQUES.

On devrait inventer un suplice affreux pour lui, afin que son exemple fît trembler les vils corrupteurs de la jeunesse. N'est-il pas vrai?

ADALBERT.

Oui... Mais, dis-moi, a-t-il reçu quelques lettres d'Agathe?

JACQUES.

Oui, nous les conservons soigneusement. Cette Agathe se repent de sa mauvaise conduite, et accuse ouvertement Adalbert. Lorsque mon maître est parti de Montpellier, elle lui a fait remettre une valise où il y a beaucoup d'or. Nous y avons aussi trouvé un billet où l'on recommande à monsieur Jules de se méfier d'un monstre.

ADALBERT.

Et ce monstre est...

JACQUES.

Ah! bon hermite! pouvez-vous le demander, quand vous connaissez mieux que moi l'infâme parent de monsieur Jules...

FAUSTIN.

Cette valise, où est-elle donc?

ADALBERT, *à Faustin.*

Il faut l'avoir; peut-être renferme-t-elle toutes mes lettres?

FAUSTIN, *à Adalbert.*

Je m'en charge.

ADALBERT.

Dis, mon ami, où est la valise ?

JACQUES.

Dans notre appartement.

ADALBERT.

Quel appartement ?

JACQUES.

Cette chapelle. Nous y avons déposé notre trésor. J'aperçois là bas monsieur Jules.

FAUSTIN, *bas à Adalbert.*

Evitez sa présence, il pourrait vous reconnaître au son de la voix. (*haut.*) Bon Hermite, allez préparer votre cellule pour nous y recevoir.

JACQUES.

Ma foi, nous ignorions qu'il y eût par ici un hermitage ; car nous nous y fussions présentés.

ADALBERT.

Mon fils, il n'y a qu'un an que j'habite cette contrée.

FAUSTIN.

Mais Jules n'arrive point.

JACQUES.

Il a éprouvé aujourd'hui, en revoyant mademoiselle Aloyse qui devait être son épouse, de si vives émotions, qu'il est accablé, et n'ayant pu vous rencontrer, il revient à pas lents.

FAUSTIN, *entre dans la chapelle.*

Ce pauvre Jules! quel réduit ! (*il ramasse la valise et ressort.*) Saint homme, emportez cette valise ; dès que Jules sera arrivé, nous irons vous retrouver.

JACQUES, *sur le même ton.*

Saint homme, laissez la valise ; elle ne partira que par l'ordre de mon maître.

ADALBERT, *bas à Faustin.*

Je cours: la voiture est à l'entrée du bois ; je voudrais que l'on pût l'amener jusqu'ici.

FAUSTIN, *bas.*

Impossible. Le bois est trop épais, mais la nuit va nous favoriser; ils sont sans armes, allez de suite à la cabane. Je vais vous y rejoindre. (*Adalbert sort.*)

SCENE VI.

FAUSTIN, JACQUES.

FAUSTIN.

Quel imprudent que ce Jules ? passer la nuit dans un bois, sans être armé. On peut rencontrer...

JACQUES.

Des méchans, çà c'est vrai ; mais mon maître a une paire d'excellens pistolets bien chargés, et votre serviteur en a aussi, en cas d'attaque. Pan, pan, pan, pan, vous entendez ; on se défend.

FAUSTIN, *à part.*

De la prudence. (*haut.*) Tu es brave, mon garçon?

JACQUES.

Franchement parler, je n'ai pas peur des vivans...

FAUSTIN.

Voici Jules ; ne me fais point encore connaître, je veux que le son de ma voix retentisse jusqu'à son cœur. (*à part.*) La nuit est favorable à mon dessein. (*il se retire à l'écart.*)

SCENE VII.

Les précédens, JULES *marche à pas lents comme un homme accablé.*

JACQUES.

Eh bien! monsieur, vous n'avez rien trouvé ?

JULES.

Non, Jacques, non, tu vois mon accablement.

JACQUES.

Si votre fidèle Jacques avait été plus heureux.

JULES.

Que dis-tu, mon ami? tu aurais découvert...

JACQUES.

Eh bien! oui, là ; si ce vieillard m'avait parlé, si je l'avais vu, si je pouvais aussi vous procurer ce plaisir...

JULES.

Je te devrais plus que la vie. O! Dieu! permets que je découvre enfin la vérité ; que mon retour à la vertu me mérite cette faveur.

FAUSTIN, *s'avançant.*

Oui, Jules, c'est ton retour à la vertu, qui seul pouvait te l'obtenir. Mon fils, tes malheurs sont finis, reconnais le vieillard de Saint-Cyprien.

JULES.

Ah! souffrez que le coupable Jules, prosterné à vos pieds, abjure ses erreurs.

FAUSTIN.

Dans mes bras, Jules, dans mes bras, c'est maintenant ta place. Avant peu, tu sauras tout ce que j'ai fait pour toi.

JULES.

O! moment heureux! Homme divin, qui êtes-vous? Pourquoi la nuit m'empêche-t-elle de considérer vos traits? Au nom du ciel qui êtes-vous?

FAUSTIN.

Jules, tu l'apprendras, mon ami.

JULES.

Vous me serrez dans vos bras; vous êtes ému, tremblant?

FAUSTIN.

Emu!

JULES.

Qui vous attache à mon sort?

FAUSTIN.

L'amitié la plus vive.

JULES.

Vous connaissez nos malheurs et ceux de ma mère?

FAUSTIN.

Parfaitement.

JULES.

Avez-vous connu l'auteur de mes jours?

FAUSTIN.

Beaucoup; mais suis-moi, je vais t'instruire.

JULES.

Enfin, votre nom?

FAUSTIN.

Tu ne peux le savoir maintenant.

JULES.

Quel mystère!

FAUSTIN.

C'est dans les bras de madame Berny, dans ceux de la belle Aloyse qu'il te sera révélé.

JULES.

Je vais revoir ma mère!

FAUSTIN.

Demain, demain, sans retard.

JULES, *transporté.*

Ah! que je suis heureux!

Calme-toi, bon jeune homme. Dieu, touché de ton repentir, a remis ton bonheur aux soins d'un ami vrai; Jules, demain le soleil en se levant éclairera ta félicité.

JULES.

J'obéis aveuglément, convaincu de la pureté de vos intentions. Viens avec nous, Jacques.

JACQUES, *à part.*

Pourvu qu'il ne nous arrive aucune anicroche, et que cet homme ne soit pas un vieux sorcier.

FAUSTIN, *prend le bras de Jules.*

Partons, mon ami; l'amitié à pas lents va te conduire...

(*ils font quelques pas.*)

(*On voit au haut de la monticule, où est la chapelle, paraître un vieillard couvert d'un manteau.*)

LE VIEILLARD.

Arrête, Jules, arrête; tu es dans les bras du plus odieux des hommes: saisis ce malheureux, arrache le masque imposteur qui le couvre, et tu reconnaitras l'infâme agent de tes désordres: en un mot, le valet d'Adalbert!

JULES.

Faustin.

LE VIEILLARD.

Lui-même.

JACQUES.

Tenez-le bon, monsieur Jules.

(*Faustin n'est plus courbé, il fait de vains efforts pour s'échaper; Jules lui présente le canon d'un pistolet; Jacques coupe la corde de la cloche de la chapelle, lui arrache sa perruque, écarte son habit, et lie Faustin à un arbre.*)

JULES.

Si tu dis un mot, si tu jettes un cri, tu es mort.

JACQUES.

Ah! si nous tenions l'Hermite blanc, je parierais que c'est votre oncle Adalbert.

LE VIEILLARD, *se retirant doucement.*

Prenez maintenant le sentier à droite. il vous conduira dans un azyle respectable: mais, avant d'y arriver, soyez toujours sur vos gardes. Adalbert n'est pas loin de vous. Le crime veille et pourrait tromper les efforts de l'amitié, qui veille aussi. Vas, Jules, repentir et courage, et le bonheur t'attend près d'une mère qui, malgré tes erreurs, pourra encore te chérir.

(*Jacques charge la valise sur son épaule. Jules met un genou en terre.*

O! mon Dieu! bénis mon entreprise, et permets-moi de rentrer sous le toit paternel.

(*Il se relève et marche avec Jacques. Faustin se débat.*)

Fin du Second Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre représente un jardin superbe ; sur le côté, une espèce de tombeau.)

SCÈNE PREMIERE.

LA MÈRE LOUISE, PAUL.

PAUL.

C'est joli, ce jardin, ma mère; qu'il est cruel que cette dame Berny ne puisse pas y trouver le bonheur.

LOUISE.

Il est vrai; mais j'espère que cette journée ne se passera point sans quelque évènement heureux. Peut-être monsieur Jules revient?

PAUL.

Eh bien! que fera-t-il ici? il ne connaît pas sûrement le nouveau seigneur, car personne ne l'a jamais vu.

LOUISE.

Il est à croire qu'il se montrera, puisqu'on prépare une fête qu'il a lui-même ordonnée, et qu'Asselino l'a fait venir pour cela.

PAUL.

Une fête, dans un jardin, où est le tombeau de monsieur Berny. Ç'à n'est pas gai du tout.

LOUISE.

Madame Berny est arrivée; elle est, dit-on, avec ce monsieur de Lombre. Mademoiselle Aloyse est aussi auprès d'eux, et le vieux Asselino vient d'introduire monsieur Tienny, le notaire.

PAUL.

Ecoutez-moi bien, écoutez-moi bien ; il y a là-dessous un mystère. Oui, ma mère, il y a un mystère; si j'avais plus d'esprit, je le découvrirais. Mon Dieu! j'enrage. Voyez-

vous bien, quand on est un peu simple, on ne devine rien du tout.

LOUISE.

On parle de l'arrivée du fils de ce nouveau seigneur. Tu es chargé, de la part d'Asselino, de régler la fête. Mon garçon, fais de ton mieux, faut obéir, on a confiance en toi.

PAUL.

Oui, ma mère ; mais vraiment çà me taquine, moi. Diriger une fête sans savoir ni pour qui ni pourquoi? çà me tarabuste; ma mère, je ne vous dis qu'çà.

LOUISE.

La ferme que nous tenons est maintenant à monsieur de Lombre.

PAUL.

Il est bien nommé celui-là.

LOUISE.

Pour commencer à se faire connaître à nous, il a fait joindre au prix que l'on t'a donné hier, 25 louis. Dame, c'est un fort joli avoir pour te mettre en ménage.

PAUL.

Çà, c'est vrai. Aussi, quand vous voudrez, ma mère, je prendrai une femme, çà vous fera un aide de plus ; car je ne veux point vous quitter.

LOUISE.

Si le seigneur se montre, tu auras bientôt fait connaissance. Quand on a soin de se lier par des actions généreuses, cela est d'un bon augure. C'est dans le parc que les jeunes villageois t'attendent. Vas, mon Paul, et montre-leur de jolies danses, car tu es la perle des danseurs de nos environs. Tiens, les voici qui viennent te chercher. Monsieur Asselino est à leur tête: cet intendant est un bien honnête homme.

SCENE II.

PAUL, LOUISE, ASSELINO, LES PAYSANS.

ASSELINO.

Allons, Paul, allons, ces jeunes gens s'impatientent; ils vont connaître aujourd'hui leur nouveau seigneur : vas donc les mettre en état de lui donner une fête digne de lui.

PAUL.

Est-il jeune, ce seigneur-là?

ASSELINO.

Que t'importe?

PAUL.

Morguié, monsieur Asselino, c'est très-important. Jeune et généreux, çà promet du bonheur pour long-temps. (*aux paysans.*) Allons, mes amis, en avant-deux, quatre, six, marchez dans le parc, je vous donnerai la leçon. Jeunes filles, la tête droite, arrondissez les bras, le coude du pied tendu : bien, c'est çà, chassez et partons. (*il sort un instant, les paysans vont pour le suivre, mais il revient.*)

PAUL.

Monsieur Asselino, un voyageur demande à vous parler en particulier.

ASSELINO.

Faites entrer dans ce jardin, et que personne ne puisse venir nous interrompre. Vous, Louise, allez près de mademoiselle Aloyse et de sa tante : elles sont dans le pavillon de la grande allée. (*Tous les paysans et Paul se retirent, Louise aussi : Adalbert entre du côté opposé.*)

ASSELINO, *à part.*

C'est le perfide Adalbert.

SCENE III.

ADALBERT, ASSELINO.

ADALBERT.

Mon cher Asselino, que je te revois avec plaisir !

ASSELINO.

Monsieur, j'en suis persuadé.

ADALBERT.

Depuis un an que j'ai eu le malheur de me charger de la conduite de ce mauvais sujet de Jules, combien j'ai éprouvé de chagrins !

ASSELINO.

Ils furent moins cuisans que les nôtres. Hélas ! j'ai vu périr monsieur Berny : un monstre lui avait ravi l'amour de son père, et le même a ravi l'honneur et la vertu de Jules.

ADALBERT.

Et soupçonne-t-on le coupable ?

ASSELINO.

On a plus que des soupçons.

ADALBERT.

Explique-toi clairement. Tu sais combien Jules m'était cher.

ASSELINO.

Je n'en doutai jamais.

ADALBERT.

Eh bien! parlons avec franchise, je t'en conjure. Tu connais mon attachement pour la famille des Berny.

ASSELINO.

Pouvez-vous croire que je l'aie oublié!

ADALBERT.

Il faut que tu m'expliques un fait qui met toute ma prévoyance en défaut.

ASSELINO.

Vous êtes bien troublé.

ADALBERT.

On le serait à moins. Je viens de chez M. Tienny.

ASSELINO.

Ah! ah! eh bien! que vous a dit ce notaire?

ADALBERT.

Il m'a dit ce que tu savais mieux que moi.

ASSELINO.

Sur quel sujet? que vous a-t-il appris?

ADALBERT.

Qu'il n'est point dépositaire de la cassette, ni du testament d'Evrard Berny, aïeul de Jules. Il en impose sans doute, c'est un fripon, n'est-il pas vrai?

ASSELINO.

Ce n'est point un fripon, il n'en impose point.

ADALBERT.

Cela n'est pas possible. Evrard Berny m'a dit, m'a affirmé, à son lit de mort, qu'il avait remis tout cela à son notaire.

ASSELINO.

Il n'en a rien fait.

ADALBERT.

Il n'en a rien fait. En es-tu bien sûr?

ASSELINO.

Très-sûr.

ADBLBERT.

Asselino, tu es donc le fripon? tu as détourné l'héritage?

ASSELINO.

Sur quel soupçon présumez-vous que je me sois approprié une pareille fortune?

ADALBERT.

Qu'est-elle devenue?.. réponds.

ASSELINO.

Je ne le puis.

ADALBERT.

N'as-tu pas vu, comme moi, les richesses qu'Evrard a rapportées des Colonies?

ASSELINO.

Oui, j'ai compté les trois millions en or, et j'ai vu dans la cassette les pierres précieuses évaluées à une somme aussi forte.

ADALBERT.

Evrard Berny, la veille de sa mort, s'enferma avec son notaire; toi et un domestique, vous fites charger sur une voiture, par son ordre et en ma présence, la cassette. A votre retour vous prétendîtes l'avoir fait déposer chez monsieur Tienny. Aujourd'hui, cet homme nie qu'il l'ait reçue de vous.

ASSELINO.

Il a raison.

ADALBERT.

Il y a quelques fripons ici.

ASSELINO.

C'est vrai.

ADALBERT.

C'est un mystère d'iniquité qui se découvrira.

ASSELINO.

Je l'espère.

ADALBERT.

Malheur au coupable.

ASSELINO.

Vous avez raison. Il n'est pas de châtiment qui puisse punir les forfaits qui se sont commis.

ADALBERT.

Tu en connais l'auteur...

ASSELINO.

Parfaitement.

ADALBERT.

Nomme-le, Asselino.

ASSELINO.

Non, c'est mon secret.

ADALBERT, *se radoucissant.*

Parlons sans nous fâcher.

ASSELINO.

Je ne me fâche jamais.

ADALBERT.

Après la mort d'Evrard, lorsqu'on vendit ses meubles et sa maison, la cassette ne se trouva pas.

ASSELINO, *avec ironie.*

C'est qu'elle n'y était pas.

ADALBERT.

Ce ton d'ironie me déplaît. Je t'en avertis, je ne suis pas d'humeur à le souffrir.

ASSELINO.

Vous vous calmerez.

ADALBERT.

Il faut que cet héritage se retrouve ; car c'est aujourd'hui ma propriété, et je prétends l'avoir.

ASSELINO.

Vous, monsieur.

ADALBERT.

Tu sembles étonné ?

ASSELINO.

De votre part rien ne m'étonne.

ADALBERT.

Ne connais-tu pas les clauses du testament ?

ASSELINO.

Aussi bien que vous : mon maître me confiait ses plus secrettes pensées.

ADALBERT.

Eh bien ! Jules Berny ayant de lui-même donné dans le vice, le testament dit qu'à sa majorité, la cassette me sera remise.

ASSELINO.

Je sais tout cela.

ADALBERT.

Définitivement qu'est-elle devenue, puisque le notaire ne l'a point ?

ASSELINO.

Soyez tranquille, elle est en main sûre.

ADALBERT.

C'est me dire que tu l'as. Tu es un si honnête homme que ton aveu me charme.

ASSELINO.

Celui qui la possède, la remettra à son véritable maître ; mais je dois vous répéter que ce n'est pas moi. Un autre...

ADALBERT.

Un autre, et c'est...

ASSELINO.

C'est un homme qui méritait bien la confiance de monsieur Évrard.

ADALBERT.

Le connais-je ?

ASSELINO.

Oui.

ADALBERT.

Nomme-le donc.

ASSELINO.

Impossible.

ADALBERT.

Voilà qui est plaisant. Je ne puis connaître celui qui retient ma fortune ?

ASSELINO.

Votre... fortune ?

ADALBERT.

Sans doute.

ASSELINO.

Ah ! c'est selon...

ADALBERT.

Vieillard audacieux ! je te punirais sévèrement, si ton âge...

ASSELINO.

Il est donc encore quelque chose de sacré pour vous!

ADALBERT, *à part.*

Mettons plus de douceur. (*haut.*) Ne dois-tu pas convenir que Jules est indigne de posséder l'héritage de son aïeul, puisqu'il a fait la honte et le désespoir de sa famille.

ASSELINO.

Cela n'est que trop vrai.

ADALBERT.

Tu me charmes, Asselino, tu me seconderas.

ASSELINO.

Si je le puis.

ADALBERT.

Ton témoignage dans cette affaire sera d'un grand poids, et ma reconnaissance...

ASSELINO.

Si je la mérite.

ADALBERT.

Sois sûr d'une récompense égale au service. Tu me conduiras chez le dépositaire.

ASSELINO.

Très-volontiers.

ADALBERT.

Où loge-t-il ?

ASSELINO.

Ici près.

ADALBERT.

Eh bien ! partons.

ASSELINO.

Il n'est pas chez lui, il ne vous attendait pas aussitôt.

ADALBERT.

Tu es bien avec cet homme ?

ASSELINO.

Oh très-bien !

ADALBERT.

N'est-ce pas celui qui écrivit souvent des lettres anonymes à Jules ?

ASSELINO.

Ne m'interrogez plus.

ADALBERT.

Et la cassette, le testament ?

ASSELINO.

Sont chez lui.

ADALBERT.

Je suis au comble de mes vœux.

ASSELINO.

Réjouissez-vous, monsieur Adalbert, vous touchez au dénouement.

ADALBERT.

As-tu entendu parler de Jules ?

ASSELINO.

On le dit errant... dans la misère.

ADALBERT, *en sortant.*

Il n'a que ce qu'il mérite. Ce soir je reviendrai au château.

ASSELINO.

N'y manquez pas : on ne pourrait rien terminer sans vous.

ADALBERT.

Adieu, mon bon Asselino. Tu as bien des droits à mon amitié.

ASSELINO.

Je ne mérite pas de tels sentimens.

SCENE IV.

ASSELINO, *seul.*

ADALBERT s'est enferré de lui-même : il ne peut plus nous échaper, et mon maître aujourd'hui réparera ses injustices. Aloyse s'approche ; gardons encore notre secret.

SCENE V.

ALOYSE, ASSELINO.

ALOYSE.

ASSELINO ! mon cher Asselino ! avez-vous eu quelque nouvelle de Jules ? parlez, de grace, parlez.

ASSELINO.

Aucune, mademoiselle ; mais soyez tranquille, on suit ses pas.

ALOYSE.

Croyez-vous que son retour à la vertu soit sincère ?

ASSELINO.

Il faut l'espérer.

ALOYSE.

Ma tante est effrayée ; elle craint pour ses jours, après ce qui est arrivé hier...

ASSELINO.

Le bon Jacques a gagné sa confiance et ne l'abandonnera pas un instant.

ALOYSE.

Asselino, vous nous avez toujours aimés ?

ASSELINO.

Mademoiselle, tel est le partage des bons maîtres.

ALOYSE.

Dites-moi, quel est ce monsieur de Lombre, qui paraît nous vouloir du bien ? Il console ma tante, nous dit qu'il a causé les malheurs de mon oncle, et ne veut point se faire connaître. Vous êtes instruit : par pitié, tirez-nous de l'inquiétude que nous éprouvons.

ASSELINO.

Ce secret n'est point à moi, je ne puis le divulguer.

ALOYSE.

Il gémit en parlant de mon oncle Berny.

ASSELINO.

C'est qu'il eut de grands torts envers cet homme respectable.

ALOYSE.

Il semble furieux, en parlant du grand-père de Jules ; il l'accuse aussi.

ASSELINO.

Le père de votre oncle accabla son fils de sa haine et le déshérita, pour avoir épousé votre tante, qui était, disait-il, la fille de son ennemi. Cette femme vertueuse devait-elle en souffrir ? C'est une injustice dont Evrard Berny s'est rendu coupable.

ALOYSE.

Tout est énigme dans ce qui se passe ici.

ASSELINO.

Il est vrai, mademoiselle, mais espérez que l'explication vous donnera le bonheur.

ALOYSE.

Monsieur de Lombre s'accuse des maux de monsieur

Berny. Comment a-t-il pu être un méchant ? Sous le masque qui le couvre, il m'inspire le plus grand intérêt. Je retrouve dans le son de sa voix quelque chose de celle du père de Jules. Si nous n'eussions pas été assurés de sa mort, nous croirions qu'elle nous aurait été faussement annoncée. Mais ! hélas ! ce tombeau renferme les restes précieux de mon oncle et de son père.

ASSELINO.

Bonne et sensible Aloyse, vous me rappelez deux maîtres qui m'étaient bien chers.

ALOYSE.

Mais, vous paraissez très-attaché à monsieur de Lombre. Depuis quel temps le connaissez-vous ?

ASSELINO.

Il y a très-long-temps. (*à part.*) Ses questions m'embarrassent.

ALOYSE.

Où demeurait-il, avant d'acheter le château ?

ASSELINO.

Fort près d'ici, mais il ne sortait jamais de sa retraite.

ALOYSE.

Asselino, Jules .. ne se présente point; refuserait-il de rentrer sous le toit paternel ?

ASSELINO.

Je ne le crois pas. Vous l'aimez toujours?

ALOYSE, *ingénuement.*

Ah ! monsieur Asselino, peut-on cesser d'aimer ! J'ai pleuré ses égaremens, mais sans oublier qu'il avait été vertueux et qu'il pouvait le redevenir. C'est dans ce jardin que mon oncle nous promit de nous unir. Des momens si doux laissent, hélas ! de bien grands regrets !

ASSELINO.

Espérez, bonne demoiselle, vos vertus méritent un sort heureux ; mais retournez auprès de mad. Berny. Si la providence nous ramène Jules, il ne faut pas qu'il vous voye, que l'amour ne soit pour rien dans son retour. Vous fûtes offensée par son inconstance, il est vrai, mais la tendresse filiale doit seule le ramener aux pieds de madame Berny.

ALOYSE.

Vous avez raison, mes droits ne sont rien et ne peuvent balancer ceux de l'amour qu'il doit à sa mère, et les larmes du repentir devront couler long-temps sur le tombeau de l'auteur de ses jours. (*elle sort.*)

SCENE VI.

ASSELINO, PAUL.

PAUL.

Tout est baclé, la fête sera cossue ; mais, dites-moi donc pour qui on fait tant de préparatifs ? Le savez-vous, monsieur Asselino ? je crois qu'j'ai deviné, moi.

ASSELINO.

Tu as deviné ?

PAUL.

Oui, on va marier, mademoiselle Aloyse, ma sœur de lait avec le seigneur invisible : n'est-ce pas çà ? me suis-je trompé ? Vous riez, ce n'est pas répondre.

ASSELINO, *à part, regardant dans les allées.*

J'apperçois Jules au bout du parc. (*à Paul.*) Suis-moi, Paul. (*ils sortent.*)

SCENE VII.

JULES, JACQUES, *avec la valise sur l'épaule.*

JACQUES.

Nous voici, monsieur, dans le jardin de votre père ; vous avez desiré rentrer un instant dans les lieux qui vous ont vu naître : vous pouvez y rester, le seigneur qui l'a acheté n'y réside point encore.

JULES.

Je vous salue, ô toît paternel ! témoin des jeux de mon enfance, je vous salue. Ah ! Jacques ! combien ces lieux me rappellent de tristes souvenirs. Mes égaremens ont conduit mon père à la mort : j'ai chassé ma mère du bien de ses ancêtres : j'ai trahi la nature et l'amour, je me fais horreur. (*il regarde.*) Un tombeau ! c'est celui de mon aïeul.

JACQUES.

Votre père y jouit aussi du repos.

JULES.

Le nouveau propriétaire...

JACQUES.

S'est engagé à respecter cet azyle de la mort.

JULES.

Ah ! fuyons, Jacques, fuyons !

JACQUES.

Monsieur Jules veut donc manquer l'occasion de rendre

ses devoirs à son père. Il est là, monsieur, il est là. Les larmes d'un fils repentant ont bien du pouvoir.

JULES.

Jacques, tu as raison, c'est le ciel qui t'inspire.

JULES, *s'approche et lit.*

Cette inscription est nouvellement mise. (*il lit.*) *A la mémoire du plus tendre des époux. Il fut excellent père, bon parent, bon ami; sa veuve, inconsolable, lui a fait ériger ce monument. Pleurez, pleurez sur son fils.* (*Il se prosterne aux pieds du tombeau.*) O! mon père, mon père, pardonne à ton assassin. Puisse la mort me frapper si mon repentir n'est pas sincère.

JACQUES.

Allons, mon jeune maître, venez.

JULES.

Non, Jacques, non. Il me semble qu'une voix secrette parle à mon cœur.

UNE VOIX.

Jules, mon cher Jules, espère.

JULES, *se relevant.*

Encore le vieillard. Où est-il?

JACQUES.

Mon cher maître, quittons cet endroit, je vous en conjure

JULES.

Il y a ici quelqu'un, je veux le voir, me jetter à ses pieds, m'abandonner entièrement à ses volontés...

JACQUES.

Rentrons au château, monsieur: je vous promets qu'il n'y a personne. Vous avez cru entendre.

JULES.

Tu ne peux nier que l'on a parlé.

JACQUES.

C'est possible, monsieur: mais la vue d'un tombeau me cause de la frayeur... Partons .. mais, voici...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ASSELINO.

JULES.

ASSELINO! mon cher Asselino!

ASSELINO, *froidement.*

Lui-même. (*Jules veut l'embrasser.*)

ASSELINO.

Arrêtez, monsieur Jules. Il fut un temps où vos em-

brassemens me comblaient de joie. Mais, hélas !... d'ailleurs, je ne suis plus pour vous qu'un étranger. Cette maison n'appartient plus à votre mère, vos égaremens l'en ont chassée. Il ne reste ici, de toute votre famille, que votre père que vous avez conduit là.(*il montre le tombeau.*)

JULES.

Mes remords m'accablent. N'ajoute point la dureté, Asselino, je t'en supplie.

ASSELINO.

Vous l'avez méritée, monsieur.

JULES.

Epargne-moi, de grace : je suis coupable, je le sais. Ah! si tu refuses de m'ouvrir tes bras, bon vieillard, souffre-moi du moins à tes pieds. (*il se jette aux pieds d'Asselino.*) Je déteste ma conduite, ne me refuse pas le sentiment de la pitié.

ASSELINO.

Ingrat Jules, vous avez fait tant de victimes.

JULES.

Asselino, j'ai répandu les larmes du désespoir sur la tombe de mon père. *Une voix.* Ah! ce n'est point une illusion. Oui, une voix m'a dit d'espérer. Conduis-moi, guide mes pas, que je revoye ma mère, et que je meure après avoir obtenu mon pardon.

ASSELINO.

Votre mère, ah! monsieur, qu'elle a payé cher ce titre sacré! vous lui coûtez l'époux qu'elle adorait.

JULES, *accablé respirant à peine.*

M'a-t-elle accablé de sa malédiction? Parlez, Asselino, parlez : ce sera l'arrêt de ma mort. (*il prend un pistolet.*)

ASSELINO.

Remettez-moi ces armes, et vous aurez ma réponse.

JULES, *tremblant.*

Les voici : prononce maintenant, et, si mon malheur est certain, la douleur seule suffira pour me conduire au tombeau.

ASSELINO.

Eh bien! Jules, votre mère vous aime encore, et tous les jours elle prie le ciel de vous ramener à la vertu.

JULES.

O mon Dieu! je te rends grace! Mânes sacrés, appaisez-vous. Jules va rentrer pour toujours dans les sentiers de l'honneur. As-tu découvert, bon Asselino, quel est ce vieillard dont la voix..

ASSELINO.

Ce vieillard ; oui, monsieur, vous le verrez bientôt.

JULES.

Quel est-il ? je t'en conjure.

ASSELINO.

Vous ne pouvez maintenant le savoir.

JULES.

Crois à mon repentir, et apprends-moi sur le champ...

ASSELINO.

Il me l'a défendu : suivez-moi, et venez visiter cette demeure. Vous y verrez sur des tableaux toutes les situations de votre vie que votre malheureuse mère a fait retracer.

JULES.

Eh ! comment le nouveau seigneur a-t-il conservé ces tableaux chez lui ?

ASSELINO.

Pour servir de leçon à son fils, et lui faire détester les crimes. Venez Jules, venez, mon ami. (*Jules baise la main d'Asselino.*) (*Asselino à part.*) O ! le bon cœur ! bénissons le ciel de son retour à la vertu.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALOYSE, ADALBERT, PAUL, LOUISE.

PAUL, *à Adalbert.*

Vous demandez monsieur Asselino, je l'ai vu dans cette allée. Ah ! le voici.

ALOYSE.

Jules...

JULES.

Aloyse...

ADALBERT, *à part.*

Jules ici, ô fureur !

Julees veut s'approcher d'Aloyse.

ASSELINO, *froidement.*

Arrêtez, Jules, et songez que vous n'êtes pas encore digne d'elle.

ADALBERT, *cherchant à se rassurer.*

Vous ici, monsieur ! auriez-vous déjà revu madame votre mère ? vous aurait-elle pardonné ?

JULES.

Je n'ai aucun compte à vous rendre.

ADALBERT.

Comment ! quel ton ?

JULES.

C'est celui qui me convient. Si je n'écoutais que mon juste ressentiment, ce ne serait que les armes à la main..

ADALBERT.

Avez-vous oublié ce que j'ai fait pour vous?

JULES.

Mes dernières paroles vous prouvent le contraire.

ALOYSE, *à Jules.*

Ah! Jules! Jules! quel tourment vous nous avez causé!

JULES.

Aloyse, pardonne-moi, et que l'am... (*se reprenant.*) que l'amitié guide mes pas jusques aux pieds de ma mère.

ALOYSE,

Asselino vous y conduira. (*à Louise.*) Ah! Louise, allons prévenir ma tante. (*Elle sort avec Paul et Louise, en regardant Jules.*)

SCENE X.

ADALBERT, ASSELINO, JULES.

ADALBERT.

Il faut absolument que je vous parle en particulier.

ASSELINO.

Je n'ai rien à entendre de vous. C'est là, c'est près du tombeau érigé à la mémoire de monsieur Evrard Berny, votre père adoptif et l'aïeul de Jules, que vous expliquerez.

ADALBERT, *fixant.*

Les crimes de monsieur.

ASSELINO.

Et les vôtres. Le propriétaire de ce château va paraître: c'est lui qui possède le trésor pour l'appas duquel vous avez commis tant de bassesses: nous allons savoir à qui cette fortune doit appartenir.

ADALBERT, *furieux.*

Ce monsieur de Lombre a-t-il des droits sur les biens que m'a laissés Evrard Berny?

ASSELINO.

Les plus grands.

ADALBERT.

Il est des loix.

ASSELINO.

Vous l'éprouverez.

ADALBERT.

Les lettres de cet ingrat, dans lesquelles il m'avoue

ses torts et me demande pardon, attestent que j'ai veillé sur lui comme sur un fils.

ASSELINO.

Cessons toute explication. Voici monsieur de Lombre, il vient arracher le masque qui couvre depuis trop long-temps le plus lâche des hypocrites.

(*Un cortège, composé de jeunes paysans, de danseurs et de danseuses. Evrard Berny en grande tenue. Il donne la main à madame Berny et à Aloyse. Jacques ne quitte point Jules, dont la figure exprime la douleur.*)

SCÈNE XI.

PAUL, LOUISE, EVRARD, MADAME BERNY, ALOYSE, JACQUES, JULES, ADALBERT.

EVRARD, *avant d'avoir été remarqué d'Adalbert.*

Que toutes les allées et portes du château soient gardées, et que personne ne puisse en sortir sans mon ordre. (*Des domestiques sortent.*)

MADAME BERNY.

Ah! mon père, quel miracle vous rend à notre amour, et pourquoi mon époux ne peut-il jouir de ce bonheur?

JULES.

Quel son de voix. (*il regarde.*) Ah! Jules, malheureux Jules! voilà ta mère. (*il se couvre la figure avec ses mains.*)

MADAME BERNY.

Mon fils, mon cher fils. (*elle fait quelques pas.*)

EVRARD, *avec dignité.*

Arrêtez, ma fille. Il faut, avant de lui prodiguer toute votre tendresse, connaître enfin les vrais coupables. (*à Adalbert.*) Monstre d'Adalbert! me reconnais-tu?

ADALBERT, *reculant d'effroi.*

Que vois-je? Dieux, ces traits! cette voix! est-ce un songe? est-ce un spectre échappé de sa tombe? Evrard Berny.

ASSELINO.

Lui-même.

ADALBERT, *à part.*

La foudre vient de m'écraser.

(*Madame Berny et Aloyse ont peine à résister.*)

EVRARD.

Le ciel a conservé mon existence, et va te punir de tes faits. Entendez tous l'explication d'un mystère qui n'a duré que trop long-temps, et dont les suites funestes me

laisseront de cuisans regrets. J'eus un grand tort envers votre époux, madame; ce fut ma confiance aveugle dans Adalbert, dans cet homme odieux. Je me déterminai à l'adopter pour fils, après avoir accablé de ma haine l'infortuné Berny, qui ne l'avait point méritée. Je voulus éprouver lequel de mon fils d'adoption, ou de Jules, mon petit-fils, avait le plus de droits à ma tendresse. Pendant un voyage que vous fites tous à Paris, je feignis une maladie. Asselino et monsieur Tienny, notaire, seuls confidents de mon projet, se trouvaient près de moi. Adalbert fut mandé; on lui lut mon testament, qui accordait tous mes biens à mon fils adoptif, et déshéritait Jules, s'il donnait de lui-même dans le vice. Asselino eut ordre de faire conduire mon trésor chez mon notaire; ensuite chargeant Adalbert d'une commission qui devait l'éloigner du château, je fis annoncer ma mort, et profitant de l'absence des gens attachés à mon service, je quittai ma maison; j'avais prévenu les officiers civils de mon projet, et aucun acte n'attesta que je n'existais plus.

JULES.

C'est vous qui êtes le respectable vieillard de Saint-Cyprien.

EVRARD.

Oui, retiré dans une campagne, qui n'était connue que d'Asselino, je me faisais rendre compte de la conduite de Jules, que votre époux avait confié à Adalbert, dont l'hypocrisie vous avait tous trompé, aussi bien que moi; d'après les lettres de ce dernier, mon petit-fils était un modèle de sagesse. Mais, hélas! bientôt la vérité se découvrit, et j'appris que l'infortuné Jules allait tomber dans le précipice, que ce monstre, couvert du masque de la religion, avait creusé sous ses pas, pour jouir seul de ma riche succession.

ADALBERT.

Qui a pu me calomnier? mes lettres à Jules, mes reproches sur ses égaremens...

EVRARD.

Votre correspondance avec Agathe est entre mes mains. Cette femme repentante me l'a fait remettre: la voici. Depuis que je la possède, j'ai surveillé toutes vos démarches. Des lettres anonymes et ma voix ont prévenu Jules de ce qu'il devait faire, et détestant ses erreurs, qui sont votre ouvrage, il est revenu sous le toit paternel. Viens, Jules, c'est à ton aïeul à te remettre dans les bras de ta mère.

JULES.

Ah! ma mère, vous me... pardonnez.

EVRARD.

Il y a quatre jours, vous voulûtes faire arrêter votre victime à Montpellier: c'est Agathe qui l'a sauvé: cette nuit, dans le bois des Hermites, il a failli périr; c'est ma voix qui l'a prévenu de votre dessein. Etes-vous assez confondu? Quant à moi, l'horreur que vous m'inspirez me porte à vous ordonner de fuir à jamais ma présence. Allez, misérable! allez, vous êtes libre maintenant; ne souillez pas plus long-temps l'air pur que nous respirons ici. J'ai trouvé en vous la punition de mon aveugle préférence; j'eus mieux fait de chérir le bon, le sensible Berny. Hélas! les fils d'adoption sont souvent des serpens que l'on réchauffe dans son sein. Je vous ôte tous les biens que je vous avais donnés; vous n'emporterez d'ici que le mépris et la malédiction du malheureux Evrard, qui vous avait trop aimé. Jules, ton repentir nous a prouvé que tu n'étais qu'égaré. Que le pardon que l'on t'accorde soit le tourment d'Adalbert, et que jamais il ne paraisse devant moi.

ASSELINO, *à Adalbert.*

Faustin, votre valet, qui était resté dans le bois des Hermites, a été arrêté par les ordres de monsieur Evrard Berny: il a tout avoué, et vous allez rendre compte de votre odieuse conduite.

Adalbert sort confondu.

SCÈNE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Adalbert.*

JULES.

O! mon père! et vous, ma mère, me pardonnerez vous d'avoir fait le tourment de vos jours. On m'a dit que l'auteur des miens était mort, en m'accablant de sa malédiction.

MAD. BERNY.

Non, Jules, j'avais déjà perdu mon époux, quand on nous a avertis de tes fautes; mais Jacques, qui te suivait par notre ordre, devait te le dire, afin de hâter ton retour à la vertu. Tu dois à Asselino une reconnaissance éternelle; il a fait surveiller les pas d'Adalbert, et maintenant tu lui dois et la vie et l'honneur.

JACQUES.

O! mon Dieu oui! j'étais aussi du complot que ce

bon intendant avait formé pour vous ramener sous le toit paternel. (*à Asselino.*) Si vous m'aviez dit que c'était monseigneur qui devait nous parler dans le bois des Hermites, vous m'eussiez empêché d'avoir tant de frayeur.

JULES.

Ah! monsieur! ah! ma mère! j'emploierai toute ma vie à vous faire oublier que je fus coupable.

EVRARD.

Mon cher Jules, tu n'es pas pleinement satisfait. Ah! je sais, je devine; ta mère y consent et ta cousine aussi. Venez, belle Aloyse; quand nous pardonnons, vous devez imiter notre indulgence. Jules, voilà ton épouse.

Aloyse donne la main à Jules.

(*Evrard et madame Berny bénissent leurs enfans qui se sont mis à leurs genoux.*)

JULES.

O! vous tous, qui êtes les témoins de mon bonheur, que mon exemple vous serve de leçon; pratiquez la vertu, chérissez vos parens, et tâchez de rester sous le toit paternel.

FIN.

PQ
2189
B63J8

Barthélemy-Hadot, Marie Adèle
Jules

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY